

Claire Tencin

L'ÉTREINTE AMICALE

Marie de Gournay et Michel de Montaigne

Plus que paternellement

Michel de Montaigne se meurt depuis trois jours. Une mort muette à laquelle il ne s'attendait pas, ayant toujours imaginé qu'il mourrait à son aise, voluptueusement. Il aurait préféré être privé de la vue plutôt que l'ouïe ou la parole, comme il l'a confessé dans son essai « Sur l'art de la conversation ». Sa gorge entravée par une angine inflammatoire lui interdit l'usage de ses organes vitaux essentiels, l'écoute et le parler. Alors sa pensée poursuit ses vagabondages imaginaires comme elle n'a cessé de le faire depuis qu'il avait entrepris d'apprendre à mourir. Après avoir supporté tant d'années les maux de son corps avec un sourire malicieux, les graviers qui lui labouraient l'urètre comme un chemin à construire, les crises de goutte qui rongeaient son pied par défi, il se dit, là allongé au bord de la mort, qu'il n'a pas su apprendre à mourir en silence. La mort aura réussi à le surprendre.

Les visites se succèdent et l'emmurent plus définitivement dans son tombeau. À travers la fièvre qui brouille son regard, il devine les figures familières de sa femme Françoise, de sa fille Léonor, de son frère Pierre de la Brousse, prostrées dans l'attente, comme les pièces indispensables d'une mise en scène mortuaire qu'il avait imaginée tout autre. Sans l'usage de la parole, il se sent démuni, mais a-t-il encore des mots pour ceux qu'il s'appête à abandonner ? Ces statues dévouées à son corps mourant l'enserrent de plus en plus étroitement dans la solitude. Mais il a encore les mains et l'esprit alertes. Il leur adresse de furtives consignes sur des papiers : état des lieux de l'héritage de Léonor, liste des courriers à adresser, les amis à convoquer... Comment Françoise survivrait-elle à son trépas ? *« N'y a-t-il pas de quoi ressusciter d'irritation si l'on m'a craché au visage pendant que je vivais, de voir qu'on vienne me froter les pieds quand je commence à ne plus être »* (LII, 35), s'en est-il plaint dans son essai. À cet instant d'incertitude douloureuse, Montaigne resonge aux trois bonnes femmes de son essai qui se sont sacrifiées avec leur époux pour ne pas être séparées de lui. La première s'encorde à sa moitié atteint d'une maladie incurable et se jette avec lui dans le vide ; la seconde se plonge un poignard dans la poitrine avant de le tendre

à son mari pour lui donner du courage ; et Paulina, la femme de Sénèque, condamné à mort par Néron, se taille les veines avec lui. Assurément, Françoise survivrait à sa disparition !

Il n'a personne à qui confier les dernières conceptions de son âme. Son ami Pierre de Brach manque à l'appel de sa fin. Et Marie à Paris qui ignore tout de son mal ! Il ne l'a pas revue depuis quatre ans mais pas un jour il n'a songé à elle sans émotion ni admiration. Cette fille de Picardie, dure comme un roc, aurait su accomplir avec lui ce saut dans le vide sans hésitation. Il la revoit se donner quatre ou cinq coups de poinçon dans la peau, le matin où il l'a quittée pour aller à Blois sans savoir qu'il ne la reverrait pas. En échange de ce pacte d'amitié, il lui a offert un anneau en diamant avec ses initiales MM gravées à l'intérieur, mais aussi leurs initiales à tous deux, Michel et Marie. C'était en novembre 1588, se souvient-il, en laissant ses paupières fatiguées s'abaisser sur ce doux passé.

Dès que Marie le rejoignait dans sa chambre à Gournay, ils relisaient ensemble des passages des *Essais*. Puis quand Michel était trop las pour écrire, il lui dictait quelques brèves corrections qu'il avait à l'esprit, dont la jeune fille pressentait la destination avant la fin de la phrase. Elle était si aguerrie à la langue de Montaigne et à sa pensée qu'elle anticipait la dictée. Ce manuscrit, il avait continué à l'augmenter dès son retour à Montaigne, dans les marges où il avait fini par se perdre. Et voilà qu'il s'apprête à mourir sans avoir achevé complètement la copie. Si seulement Marie était assise à son chevet, il n'aurait qu'à griffonner quelques mots sur un papier pour qu'elle poursuive sous sa dictée muette. À la bonne heure, il a eu la précaution de rédiger un éloge de sa fille par alliance en dépit de la pudeur qui avait retenu sa main tant d'années. Cette marque de reconnaissance, il lui doit tout autant qu'à son cher La Boétie. « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* » (LI, 28), ça, il n'aurait pas pu l'écrire pour Marie, sans doute parce que c'est une femme auquel son désir avait succombé. À Gournay, la tendresse de la jeune fille avait malmené sa conscience et son intégrité. Sous leur platane, Marie pose sa tête indolente sur les genoux tremblants de Michel qui résiste tant bien que mal à son abandon.

L'éloge est troublant. « *Aimée de moi plus que paternellement* », écrit-il, formule de la noblesse de fraîche extraction, fille putative avec laquelle on entretient des

liens intellectuels sans déroger à la bienséance. Quand même la suite interroge, quand on devine la rétention de Montaigne sur les choses de l'amour : « *enveloppée en ma retraite et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre être : je ne regarde plus qu'elle au monde... son affection envers moi plus que surabondante, et telle en somme qu'il n'y a rien à souhaiter sinon que l'appréhension qu'elle a de ma fin, vers les cinquante-cinq ans où elle m'a rencontré, la travaille moins cruellement... la véhémence fameuse dont elle m'aima et me désira longtemps, sur la seule estime qu'elle a pris de moi, avant de m'avoir vu, sont des accidents de très digne considération.* » (LII, 17) Quel emportement pour un homme qui nous a appris la modération en toutes choses ! Il ne regarde plus qu'elle au monde, nous avoue-t-il, sans se soucier d'exclure de ce monde sa femme, sa fille, ses frères et ses amis. Il ne dissimule pas non plus le plaisir qu'il ressent d'avoir été aimé et désiré avec véhémence, et ce désir, cette fougue, cette intensité qu'il accepte généreusement comme les « accidents » de sa considération, font aussi partie des accidents de l'amour.

Cruelle fin, Marie manque à l'appel. S'il n'a pas eu la consolation de la revoir depuis son séjour à Gournay, leur correspondance pendant ces quatre années où la guerre et la maladie les ont empêchés de se retrouver, a cousu leur lien encore plus serré. La fouguese était pourtant prête à traverser la France au risque de se faire assassiner dans des échauffourées entre catholiques et protestants. On imagine combien la jeune femme devait appréhender cruellement l'imminence de la fin de son Père sans avoir la certitude de revoir un jour son doux visage et d'entendre sa voix rauque. Une correspondance où se mêlaient sans doute des commentaires sur *Les Essais* encore en chantier et des considérations plus larges sur les choses de la vie. Ces lettres ont disparu dans le trou de l'histoire.

Michel tourne le visage vers la fenêtre de sa chambre. Les arbres tanguent dans le vent léger de septembre. Marie est assise sous un platane avec *Les Accidents de l'amour* de Plutarque et lit à haute voix.

— En amour, l'âge ne compte pas, rétorque-t-elle avec assurance.

— Que savez-vous de l'amour, jeune fille ?

— L'amour, nous dit Plutarque, quand il est attaché à une âme jeune, aboutit à la vertu en commençant par l'amitié.

La phrase l'estourbit encore avec fulgurance. Marie l'avait désarçonné, il était resté presque sans connaissance comme après sa chute à cheval qui avait failli lui être fatale. Est-il possible que cette femme raisonnable ait été vraiment amoureuse de lui ? La donzelle avait de ces réparties à désarçonner un solide gaillard, et ça, il ne l'avait pas connu chez les femmes de son milieu qu'il avait fréquentées. À Gournay, le temps lui était indifférent, il détrompait toutes les certitudes de la Tour. En compagnie de sa jeune amie, il se sentait aussi vivant qu'il l'était avec Étienne, complet et sans fard. Qui sait s'il n'avait pas exploré sa « part féminine » dans le miroir de Marie ! Pendant les quatre années où ils ont été séparés, il s'est souvent interrogé sur cette formule que Marie lui avait jetée par défi.

L'Alliance

Michel de Montaigne s'est éteint le 13 septembre 1592 pour renaître dans la chair des *Essais* et réunir autour de sa réincarnation la tribu de ses fidèles lecteurs. N'y a-t-il de mort plus voluptueuse pour un écrivain que celle d'une renommée qui n'aurait pas de fin ? Michel de Montaigne n'a sans doute pas rêvé de la vaniteuse volupté d'une gloire posthume. C'est Marie Le Jars de Gournay qui l'a rêvée, après qu'elle a reçu fortuitement entre les mains *Les Essais* et qu'elle les a lus. Sa date de naissance n'étant pas clairement établie (entre 1565 et 1566), Marie doit avoir vingt ans en 1586. L'admiration dont elle est transie à la lecture des *Essais*, l'envoûte à tel point qu'on s'apprête à lui administrer de l'hellébore, un puissant remède contre la folie. Dorénavant Marie a une vision de son avenir en dehors de la vacuité de l'espace domestique, elle a *Les Essais* pour donner un sens à son existence. Possédée par l'esprit de Montaigne, la jeune fille n'a plus qu'une idée en tête, rencontrer en chair et en os ce génie. La parole de Montaigne se conjugue à ses espoirs les plus fous que le monde figé dans lequel elle s'anéantit, lui interdisent. La nouveauté des *Essais*, par la voix d'un homme qui se raconte, et raconte son extravagant projet de se connaître soi-même, lui dessine enfin un horizon d'attente pour exister.

À l'époque, elle vit à Paris dans l'opulente demeure de la rue Saint-Martin, avec sa mère, Jeanne de Hacqueville, et sa fratrie de six enfants dont elle est l'aînée. Orpheline de père depuis l'âge de treize ans, Marie, sous la férule de sa mère, est cantonnée à la gouvernance de la maison et à la quenouille comme toutes les jeunes filles de son milieu. Réfractaire au désir de sa fille aînée d'entreprendre des études, Jeanne a planté malgré elle les semences de la révolte dans son sein. Intelligente et méthodique, Marie s'entête en catimini à apprendre le latin et le grec en confrontant les textes au français. Son père, Guillaume Le Jars, avait acheté en 1568 un château et une seigneurie à Gournay-sur-Aronde avant de mourir en 1578, s'octroyant par cette terre le titre de noblesse qui doit revenir de droit au fils aîné Charles, le deuxième de la fratrie. Trésorier de la Maison du roi, Guillaume s'était vu contraint en signe d'allégeance à soutenir les dépenses de la

guerre civile. Par la suite, cette lourde contribution amènera la famille à l'endettement et à la ruine auxquelles Marie n'échappera pas. La famille installée à Paris traverse des années terribles où s'ensuivent les épidémies, la guerre civile, l'exode rural de pauvres bougres affamés. Les émeutes de 1587 poussent la famille Le Jars à fuir s'installer dans son domaine de Gournay.

Repliée à la campagne et gagnée par l'ennui bucolique, Marie rêve. *Les Essais*, qu'elle ne cesse d'arpenter depuis des mois, font grandir ses idées d'indépendance. Le dialogue qu'elle a initié avec Montaigne commence à planter les germes d'une pensée créatrice. Elle imagine qu'elle pourrait à l'instar de son auteur fétiche tenter l'aventure d'être soi et se réaliser par l'écriture. Depuis son enfance, elle boude le destin tout tracé des filles de sa condition : la gestion domestique, le mariage, les grossesses ininterrompues, toute une vie employée à faire croître une famille, elle n'en veut pas ! Marie a d'autres desseins en tête pendant qu'elle brode sagement près de la cheminée auprès de sa mère. Elle ne dit mot, cette activité sans intérêt lui permet de s'enfermer avec ses pensées et de s'abstraire de son environnement. Elle y rédige avec fougue des lettres à Michel de Montaigne et lui parle comme à un être familier, un ami, un père dans lequel elle croit se reconnaître sur la foi de la grandeur de ses écrits.

Vers le 10 janvier 1588, Marie est de retour à Paris avec sa famille pour le mariage de sa sœur Magdeleine. Durant les trois mois de cet aparté mondain à la capitale, où Jeanne la pousse aux lisières de la cour, Marie entend parler de Juste Lipse, un érudit de Leyde, et de la publication de ses Lettres en 1586, dans lesquelles il fait mention dans des termes très flatteurs de son dialogue épistolaire avec Montaigne qu'il qualifie de « grand Thalès français », l'inventeur de la célèbre formule « connais-toi toi-même ». Marie exulte de joie et se précipite chez le libraire Sonnius, rue Saint Jacques, pour se procurer le recueil de Juste Lipse, impatiente de se rapprocher de son maître au-delà des *Essais*.

Le 20 janvier 1588, Michel de Montaigne enfourche son cheval accompagné du fils du Maréchal de Matignon, le maire de Bordeaux, et d'une délégation de gentilshommes. Un mois à chevaucher pour atteindre le Louvre où il est envoyé

par Henri de Navarre au grand dam des huguenots. Montaigne a échoué dans la mission que le pouvoir royal lui avait confiée il y a quelques mois, il le sait, Henri de Navarre, viscéralement protestant, ne vendrait pas son âme à la couronne de France. Aux abois en attendant la décision du Béarnais, Henri de Guise à la tête des catholiques, menace d'envahir Paris. Mais Henri de Navarre ne veut plus se convertir au catholicisme comme il avait dû le faire par le passé. C'est le temps de l'intermittence pour Michel, à cheval avec la troisième partie des *Essais* dans sa besace qu'il s'apprête à confier à l'éditeur L'Angelier. Le livre serré sous sa jambe le réchauffe, tout comme le plaisir de revoir Paris, le seul endroit au monde où il pourrait mourir sans regret.

Le 28 février au soir, Montaigne n'a pas résisté aux huîtres que Catherine de Médicis a fait venir tout spécialement de Bretagne pour fêter les cinquante-cinq ans de son protégé. Il n'a pas uriné depuis trois jours. Une pierre épineuse et hérissée obstrue son urètre. La souffrance est si vive qu'il sue par tous les pores. Catherine en est plus malade que lui. Effrayée par son mal, elle ne cesse de lui envoyer ses médecins dont il n'attend plus la guérison. Plutôt souffrir le martyr que se faire écorcher la verge par des bouchers. Est-ce à cause de l'impotence de Montaigne que le roi Henri III a dépêché un messager en Guyenne sans l'en informer ? Malgré la guerre qui gronde aux portes de Paris, le roi refuse une alliance militaire avec Henri de Navarre tant que ce dernier ne se serait pas converti. Un chantage sans résultat, le Gascon ne veut pas plier cette fois-ci, ou plutôt ne peut pas plier. D'une droiture sans faille, le roi protestant rechigne à trahir ses fidèles partisans de Guyenne et le soutien de la Reine d'Angleterre. Montaigne est agacé par le statu quo entre les partis, il n'en est pas étonné pour autant, « *rien de noble ne se fait au hasard (sans risque)* ». (I, 24)

La rumeur circule qu'un émissaire d'Henri IV s'est installé au Louvre avec sa délégation, un gentilhomme de Guyenne dénommé Michel de Montaigne. Le cœur de Marie palpite, cette année 1588 est en train de sceller son destin, elle n'en doute plus. Les mots sautent de son esprit d'un bond, elle ne songe qu'à lui écrire et l'inviter dans le tout nouvel hôtel de la rue aux Ours où la famille vient d'emménager. Depuis que Marie s'est entichée de cet écrivain, sa mère craint que

son obstination à le rencontrer ne l'emporte définitivement dans la folie. Mais, ayant appris que le gentilhomme gascon appartient au cercle de la reine-mère Catherine de Médicis, Jeanne se radoucit et encourage Marie à lui envoyer une lettre. Elle regarde avec calcul combien le soutien d'un homme influent à la cour faciliterait ses affaires et le mariage de ses enfants.

Montaigne est momentanément guéri. Il se fait conduire au Palais (aujourd'hui La Mutualité) avec la hâte d'hypothéquer ses *Essais* au monde. La lumière du printemps a ravivé le tableau des quais de Seine terni par l'hiver, la foule bigarrée, les marchés de légumes et de viande, les bateaux de marchandises et les marins avinés. Michel respire avec méfiance l'odeur des hommes qui flotte au-dessus des bords de la Seine infestés de périls : hystérie, criaileries, bagarres, on redoute les espions et les dénonce, on redoute l'invasion des catholiques, on se méfie des protestants, on préfère Henri de Guise, l'ordre et la puissance divine plutôt que l'hérétique Henri IV. En ce jour printanier, Étienne de la Boétie s'est joint à sa promenade. Il y a si longtemps que Michel n'a pas songé à son cher ami. Le visage livide et le souffle empesté, Étienne lui murmure au creux de l'oreille « Mon frère, mon frère ! Me refuserez-vous donc une place ? ». La peste l'avait arraché à lui en deux jours dans des tourments atroces qu'il a gardés en mémoire comme une leçon de vie. Au Louvre, quand il a senti la pierre lui déchirer le ventre, il a craint de ne pas se relever. Le Palais grouille d'éditeurs et de libraires. Les affaires continuent à prospérer malgré les ligueurs catholiques aux portes de Paris. Abel l'Angelier tient boutique au premier pilier de la grande salle. Homme affable, ouvert, il accueille Michel de Montaigne avec enthousiasme et s'engage à publier la totalité des *Essais* avant même d'avoir lu la troisième partie.

Marie s'emporte, rugit, tempête. Sa mère a exigé de lire sa lettre à Montaigne et l'a froissée avec une moue de réprobation. Comment oser dire qu'elle n'aura plus aucun plaisir à son séjour à Paris si elle ne rencontre pas en chair et en os l'écrivain qui occupe toutes ses pensées ? D'un ton sec, Jeanne l'invite à plus de sagesse et de bienséance, et de rajouter pour calmer son caractère bouillonnant, qu'elle se ferait une joie de recevoir l'écrivain le lendemain.

La promesse de publication des *Essais* en juin a détourné Montaigne de sa mission politique. La perspective de se rendre chez Catherine de Bourbon le rebute. Il est mandaté par le roi pour essayer de convaincre la belle maîtresse catholique d'Henri IV, Corisande, d'intercéder auprès de son amant pour qu'il se convertisse comme l'exige la monarchie d'un héritier putatif. Mais on la dit alarmée par la folie qui a emporté le Béarnais. Montaigne, résigné à son impuissance, bifurque de sa route et s'engouffre dans une auberge à l'odeur de lard et de chou. Ah, la vie bonne ! songe-t-il en se rappelant les pauvres bûcherons qui l'ont élevé jusqu'à l'âge de trois ans et dont il a perdu le visage. Comme en toute chose, sa mémoire lui fait défaut. De sa petite enfance, il n'a gardé que l'empreinte de son plaisir : la texture grasse d'une soupe, le contact moelleux d'une matrone, la bonté d'un sourire.

En rentrant au Louvre, il découvre sur le guéridon de sa chambre la lettre de Marie. Passant outre les recommandations de sa mère, Marie n'a pas su se résoudre à des formules plates si étrangères à son tempérament. Elle a recopié son brouillon initial mot pour mot et l'a fait porter immédiatement. On pourrait imaginer cette lettre en ces termes fougueux : « Cher maître, j'ai vingt-deux ans et j'ai tout lu de vous. Jeune et encore ignorante, je ne saurai trouver de satisfaction à ma lecture, si je n'y entends pas toutes les subtilités de votre âme. En ce printemps à Paris en compagnie de ma mère, sachez que je n'aurais plus de plaisir à ce séjour si je n'aie l'occasion de voir en chair et en os l'écrivain qui occupe toutes mes pensées. Ma mère et moi serions ravies de vous recevoir demain après-midi. Marie le Jars de Gournay. »

Montaigne, pris à bras le corps par les mots d'une si jeune femme déglutit son bonheur. « En chair et en os », en voilà une qui semble goûter sa rudesse ! Ce voyage à Paris s'annonce plus plaisant qu'il n'a commencé. N'aspirait-il pas à cette rencontre bien avant d'entreprendre ce voyage à Paris ? Retiré dans sa tour, il écrivait dans le chapitre « Sur des vers de Virgile » cette phrase prémonitoire, encore inédite : « *S'il y a quelque personne, en France ou ailleurs, sédentaire ou voyageuse, à qui mes humeurs soient bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur*

irai fournir des essais en chair et en os. » Montaigne fait immédiatement porter un billet à Marie pour lui annoncer qu'il serait chez elle vers les seize heures.

De cet entretien inaugural entre Michel de Montaigne et Marie de Gournay, il n'y a eu aucun récit, ni de protagonistes, ni de témoins, ni d'historiens. Cette pièce manquante ne suspend pas pour autant l'Histoire, l'absence de faits n'interdit pas à l'imagination de suivre son intuition et d'occuper la place vacante. Le pacte qu'ils ont noué lors de leur première rencontre a consacré la naissance d'une filiation symbolique au-delà des conventions sociales. Ce pacte entre un lecteur et son auteur appartient à la mythologie littéraire, celle qui fonde des liens de parenté fictifs ou réels tissés dans le miroir d'un texte. Dès qu'elle a eu *Les Essais* entre les mains, ils l'ont faite visionnaire, comme l'écrira Marie par la suite, comme si la voix des *Essais* et de l'homme qui les incarnait, lui avait été envoyée de l'avenir, pour la révéler à elle-même. La jeune fille, avant de l'avoir vu, avait déjà reconnu en Michel son double parfait. L'homme affable et simple, assis dans le fauteuil les jambes croisées, lui paraît plus émacié et moins grossier que la description à charge qu'il a peinte de lui dans le chapitre « De la présomption ». Certes, il était plus jeune ! Mais de quelle « faute de gentillesse et de beauté » se prétend-il accablé ? Son visage encore jovial et son regard nonchalant s'accordent au rythme de son parler sérieux. Marie, à la différence de Michel, a la parole alerte en accord avec son front batailleur et son allure spontanée. L'écrivain, impressionné par la rigueur de son plaidoyer, la laisse parler sans l'interrompre, n'ayant guère la facilité de la tenir en haleine. Comme en toute conversation, il préfère s'attaquer à la conclusion. Il se méfie surtout de la rudesse de son langage en société, « dédaigneux, écrit-il, car il a ses allures libres et sans règles ». Leur présence au monde semble s'accorder tout naturellement. Comment ne pourrait-il pas être séduit par une jeune fille ardente à défendre *Les Essais* qu'elle révère comme si son existence en dépendait ? Enclin à « fuir les tempéraments tristes et les hommes hargneux comme des pestiférés » (LIII, 10), il est d'emblée saisi d'admiration par la vive intelligence de Marie, son âme franche et emportée. Il n'avait pas encore rencontré une femme aussi sage et téméraire à la fois, débarrassée des minauderies et des apparats de son sexe. Pour la première fois, il se sent désiré et aimé pour ce qu'il est, le corps des *Essais*.

En avril 1588, Marie a dû rentrer à Gournay. Montaigne encore à Paris se languit entre inertie et pourparlers sans issue. Quand son humeur s'enfoncé dans le pessimisme, il ne peut s'empêcher de s'aventurer sur les berges de la Seine échauffées par les esprits. Les ligueurs catholiques qui mènent un prosélytisme offensif ont dressé le peuple contre le roi Henri III. Montaigne redoute la guerre civile. Le 12 mai, des barricades se dressent sous l'impulsion des notables parisiens ralliés à la cause des ligueurs. De Guise, dit le Balafré, qui est entré dans Paris, remporte la victoire haut la main contre les troupes royales. Le roi s'enfuit à Chartres avec ses fidèles et Montaigne invité à le suivre. Ballotté de Chartres à Rouen, l'écrivain affaibli pense souvent à Marie. Son regard effronté, sa vivacité, son intelligence, toute l'âme de cette fille de Picardie le console de l'insécurité qui l'entoure.

Après que Henri III a convenu d'un accord avec de Guise, l'Édit d'Union qui doit prendre effet en juillet, l'écrivain regagne Paris en juin, impatient d'assister à la parution de son livre. En juillet, une crise de goutte lancinante le cloue au lit, la première, à laquelle s'ajoutent les maux de sa vessie. Il sent la mort roder autour de son pied enflammé et lui dévorer tout le corps. Après trois jours d'atroces souffrances, le 10 juillet, il est arrêté chez lui à Saint-Germain sur ordre du duc d'Elbeuf, en représailles à la capture d'un chef de la Ligue détenu à Rouen. Il est conduit à la Bastille sans ménagement. En prison, il redoute de mourir abandonné et jeté à la Seine, sans que ni Françoise, ni Léonor, ni Marie, ni même de Brach qu'il a vu récemment à Paris, ne sachent ce qu'il est advenu de sa dépouille. Cette idée le fait frémir. Encore une fois, il songe à l'agonie d'Étienne, choyé par les siens dans ses derniers instants où la vie se retire sans pitié, une agonie bien douce en comparaison de la solitude qui l'étreint en prison. Informé de son arrestation, Catherine de Médicis intercède auprès du Balafré pour le faire libérer sur le champ. Après cette épreuve épuisante, Michel ressent le besoin d'un repos luxueux. Il n'aspire qu'à son trépas dans un logis propre et sans fumée, entouré d'esprit et de gaieté. Quelle volupté ce serait ! Marie ne l'avait-elle pas invité avec empressement lors de leur entrevue en mars ? Jurez sur *Les Essais*, avait-elle exigé. Il a ri de ses enfantillages. Ce n'est pas un jeu, jurez, jurez !

réclamait-elle, en trépignant comme une enfant. Avec Marie, les sujets de conversation ne manqueront pas. Son esprit frondeur et sa familiarité virile occupent déjà toutes ses pensées. À peine libéré, l'écrivain se décide à enfourcher son cheval en direction de Gournay avec deux exemplaires des *Essais* dans sa besace – l'un pour Marie, du moins on peut le supposer, et le sien qu'il s'apprête déjà à corriger.